

Jeanine SION née LAÏK

(10 ans en 1943)

Je suis née à Aïn-Kial près d'Oran le 25 janvier 1933. Mes parents étaient originaires d'Algérie. Mon père Chaloum avait un commerce au Maroc, mais il a fait de mauvaises affaires. Il est venu seul à Marseille pour chercher du travail. Son frère Simon était déjà installé à la Seyne-sur-Mer. Toute la famille est venue rejoindre mon père par la suite.

Ma mère, Rachel Karsenty avait toujours vécu dans son village d'Aïn-Kial. Ses parents tenaient une boucherie, élevaient des vaches et des chevaux et possédaient des exploitations agricoles, viticoles surtout. Mon grand-père et ses fils parcouraient les villages en calèches pour vendre la viande.

À notre arrivée à Marseille en 1936, nous avons d'abord vécu dans un hôtel meublé au 1, rue Nationale, puis nous sommes installés dans un appartement au 82, rue Longue des Capucins. Je suis restée là jusqu'à mon mariage, à 20 ans. J'allais à l'école communale, rue de l'Éclipse dans le premier arrondissement. Maman veillait toujours sur notre bonne tenue. Ainsi, lors de la visite du Maréchal Pétain dans notre école, la maîtresse nous a choisies, Gaby ma petite sœur et moi, pour lui remettre un bouquet et il nous a embrassées. Par respect pour la légalité, mes parents sont allés se faire recenser en tant que juifs. Nous voulions nous intégrer et ne fréquentions pas beaucoup la communauté et la synagogue. Malgré tout, mon frère allait aux Éclaireurs israélites. Nous vivions donc avec une certaine sérénité et mes parents ne s'inquiétaient pas trop. Une de mes camarades de classe dont le nom de famille était Paris me dit un jour : « À partir de demain je ne reviendrai plus en classe. Je quitte Marseille avec mes parents ». Cette amie était juive et je ne le savais pas. Elle a peut-être voulu m'avertir, mais j'étais jeune et je ne l'ai pas comprise. J'aurais dû en parler à mes parents.

Le soir du 23 janvier 1943, on frappe à notre porte. Il y a de grands bruits dans le quartier. Tout le monde se réveille et des policiers français, armés, dressent leur mitraillette devant nous qui dormions dans la pièce. Ils demandent les papiers à mon père. Maman prend mon frère dans ses bras. Les deux gardes mobiles demandent à mon père de les suivre. Mon père a dû comprendre. Il a parlé en arabe à ma mère et lui a remis sa carte d'alimentation. Il fut conduit aux Baumettes, puis à la gare d'Arenc où le train le conduisit avec les autres déportés du Vieux-Port à Compiègne puis à Drancy et de là au camp de Sobibor (convoi n° 52 du 23 mars 1943). Du train qui l'amenait à Sobibor, il a jeté une lettre qui nous est parvenue grâce à une personne qui l'a ramassée et envoyée. Il nous informait qu'il partait pour une destination inconnue. Il y avait avec lui un cousin Chouraqui et son fils de 20 ans. Le cousin propose à mon père de sauter tous les trois par la fenêtre. Le cousin a sauté et les autres non. Il a passé la nuit le long de la voie ferrée à les attendre en vain. Il est revenu à Marseille désespéré et n'a vécu que quelques années, anéanti par ce drame.

Maman a fait faire une fausse carte d'identité. Avec l'aide d'une cousine chrétienne de Paris, elle a obtenu un appartement à Saint-Honoré-les-Bains près de Nevers où la cousine possédait déjà une maison en location. Elle est restée avec nous et pour vivre, elle faisait du marché noir. Elle se rendait de temps en temps à Paris où elle possédait un magasin de lingerie fine, avenue Victor Hugo dans le XVI^e et vendait des collants en soie et autres. Ma mère allait dans les fermes et proposait ses services. Elle faisait du pain, des gâteaux, des beignets en échange de nourriture. Nous étions ainsi mieux nourris. Pour ne pas nous faire remarquer, nous accompagnions tous les dimanches la cousine à la messe. Le curé voulait nous inscrire au catéchisme et notre refus l'intriguait. Nous prétextions que nous habitons trop loin du village. Et pourtant au mois de mai, lors de la fête de Marie, ce fut mon blondinet de petit frère qui a été choisi pour être le premier dans la procession, avec, derrière lui, la Sainte Vierge et la Croix.

Nous allions à l'école avec nos sabots et notre gamelle. Les cours avaient lieu dans le Casino qui ne fonctionnait plus. Nous y avons passé de très bons moments. On jouait au tennis ; c'était agréable. Il y avait d'autres familles juives. Certaines ont été dénoncées et ont disparu, mais pas nous. On ne fréquentait personne. Le maire lui-même fut très étonné de l'apprendre à la Libération, lorsque ma mère lui demanda de faire des recherches à propos de mon père, déporté racial. Elle s'est aussi rendue auprès du prêtre pour lui dire que les enfants n'iraient plus à la messe. Il l'a embrassée et félicitée d'avoir sauvé ses enfants.

Nous sommes restés à Saint-Honoré jusqu'à ce que le cousin qui avait pris notre appartement à Marseille s'en aille. À notre retour, maman a travaillé chez Bouchara comme femme d'entretien, puis rue de Rome chez « Dandy ». Elle cumulait divers travaux tels que la foire aux santons pour les fêtes de Noël afin de faire face aux nécessités de la vie quotidienne et de notre éducation.